

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Coureur (histoire)

Sylvie Potvin

Number 2, May 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1354ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Potvin, S. (1976). Le Coureur (histoire). *Lettres québécoises*, (2), 46–47.

Le Coureur

(Histoire)

Sylvie Potvin

Reno prit une sombre petite ruelle et put enfin s'arrêter pour respirer. Il les avait semés pour le moment. Portant la main au paquet dans sa poche de veston, il le caressa d'un geste qu'il avait dû répéter cent fois depuis ce matin. C'est à cause de lui qu'il était traqué...

On l'avait découvert mais on ne l'avait pas encore. Depuis ce matin qu'il courait. Il n'en pouvait plus. Il était à bout de forces et à la fin de ses ressources.

Il sortit son paquet de cigarettes. C'était sa première aujourd'hui. Il ne lui en restait que trois. Tant pis. Il en trouverait d'autres. Pour le moment, il lui en fallait une. Les mains tremblantes, il s'alluma et sentit une douce torpeur l'envahir. Il n'arrivait pas encore à croire qu'il les avait semés. Non, ils surgiraient encore, là où il s'y attendrait le moins et il devrait encore courir, courir, comme une bête traquée...

Et même si je passais la nuit ici, songea-t-il, en pensant au répit que lui offrait la noirceur, à la clarté du jour on me repérerait. Il se passa la main sur le visage, sale, brûlant de sueurs. Ses vêtements étaient en loques. Même si on ne le connaissait pas dans les parages, on le signalerait vite à la police comme un individu louche, inquiétant.

Il ne reconnaissait pas le quartier où il se trouvait. Il s'était enfui à l'aveuglette, empruntant toute voie libre qui lui promettait un paradis de

sécurité momentanée. Mais il devait partir maintenant. Son intuition lui disait qu'il était près de la mer. L'air était plus épais, plus humide ici. Il se rendrait au port. Sûrement, à cette heure, il devait y avoir quelques embarcations inoccupées.

Et pendant que ses ennemis chercheraient en ville, il serait déjà loin, glissant vers la liberté.

Tant bien que mal, profitant de la noirceur et de l'état désertique des routes, il s'orienta vers le port. Il avait raison. C'était bien ici. Sous une grossière lanterne, il y avait un rassemblement de marins. Ils jouaient aux cartes. Une ou deux bouteilles passaient de main en main. D'après leur concentration, Reno devina qu'ils jouaient à l'argent. De temps en temps, de gros rires fusaient dans la nuit.

Vite il en profita pour prendre le sens opposé et se diriger vers un coin plus sombre. On ne l'avait pas vu. Ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, il put distinguer à côté des grands bateaux quelques petites barques qui se balançaient paisiblement au bout de leur amarre. Plus loin, il distingua de grotesques formes carrées au raz du sol. Les cabanes d'entrepôt. Elles n'avaient pas l'air surveillées.

Heureux de cette chance, il se dirigea lentement vers la plus proche. Rien à faire, la porte est solidement barrée. Il essaye la seconde, même chose. À la troisième, la porte cède.

Il s'avance à l'aveuglette et rencontre ce qui lui semble être des boîtes en bois. Dans l'espoir qu'elles contiennent des aliments, il en emporte deux et s'avance jusqu'à la porte. Il regarde dehors. Tout est tranquille. Il referme silencieusement.

Il se dirige vers la barque la plus éloignée. Seuls viennent troubler le silence de la nuit quelques jurons à peine perceptibles. Il dépose sa charge dans la barque. Clapotis, clapotis, la barque doucement se balance. Il monte et se laisse aller un instant au rythme des vagues qui viennent doucement lécher les flancs de la barque. Mais il se ressaisit. On pourrait revenir n'importe quand.

Il se débarrasse de son jacket pour mieux manoeuvrer. Il frissonne. La nuit est froide et sans pitié. Dans le ciel, les étoiles brillent comme des millions de phares détecteurs. Vite, il s'empare des rames qui laissent entendre un crissement qui est une plainte. Il ne va nulle part. L'important c'est de mettre autant de distance que possible entre la ville et lui.

Il rame une bonne partie de la nuit. Soudain, il voit une grosse masse noire qui glisse silencieusement dans l'eau. C'est un navire qui, inconscient de son drame, s'en va lourdement vers une destination quelconque. Pour Reno qui est à bout de forces, c'est une chance inespérée. Il s'approche du navire et tente de rejoindre un des gros cables jetés par-dessus bord. Malgré ses efforts, il parvient à peine à les rejoindre. Un

nouvel élan, il s'en empare et monte à bord. Le pont est désert.

Il se laisse glisser de l'autre côté de la rampe, mais n'a pas le temps de souffler, des gens sont là. Vite, il glisse derrière un amas de cordages. Il les entend près de lui.

D'après sa voix, il devine que c'est une vieille dame. « Encore cinq jours pour ce bateau de malheur. Je me plaindrai, je demanderai un remboursement. Il pleut et vous nous emprisonnez dans nos cabines. Ensuite vous nous servez de la viande à chien ». Intrigué par le manège, Reno lève discrètement la tête et aperçoit une grosse dame habillée de noir et gesticulant, lourdement parée de bijoux. Son escorte, un homme en uniforme, les épaules affaissées sous l'assaut des paroles de la dame, ne dit rien.

Il avait raison, c'est un bateau de plaisance. Gardant une distance prudente, Reno se lève et les suit pour en savoir davantage. Mais soudain, le bateau est secoué violemment et la grosse dame roule par terre. L'officier, désarmé, regarde autour de lui cherchant qui pourrait lui venir en aide et aperçoit Reno qui, secoué par le choc, n'a pas eu le temps de se cacher. « Jeune homme, aidez-moi à relever cette dame! » Reno se rend à l'appel. « Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je, je suis parfaitement capable de me lever toute seule », gémit la vieille dame qui, écrasée sous son propre poids, ne réussit qu'à faire de grossiers soubresauts. « Laissez-moi tranquille ». Puis, à bout de force, elle fixe Reno... « Jeune homme, au lieu de rester là à me regarder bouche bée, vous feriez mieux de me donner le bras ». « Laissez-moi ramasser votre étole madame », s'empresse de dire l'officier. « Vous, fichez-moi le camp! Ce jeune homme va s'occuper de ma personne ». Exaspéré, l'officier s'éloigne, en jetant un regard intrigué à Reno.

« Vous avez entendu la dame, disposez! » s'écrie Reno. Une fois seuls, Reno aide la dame à se remettre sur ses pieds. « Madame, commence-t-il... » « Taisez-vous et suivez-moi! Apportez mon étole ». Sans dire un mot,

il la suit, content de cette sécurité momentanée. Elle me prend peut-être pour un autre, se dit-il.

Arrivés à sa cabine, la dame lui fait signe d'entrer. Elle fait de la lumière. L'intérieur est très riche. D'énormes rideaux de velours rouge pendent aux murs, un somptueux couvre-lit de satin est étendu sur le lit et au plafond pendent de brillants chandeliers.

« Je... », commence Reno. Mais la vieille dame lui coupe la parole. « Reno Maltais, 38 ans, chômeur, deux fois marié, deux fois divorcé, joueur, fumeur, buveur, je vous connais, les introductions ne sont pas nécessaires ». « Mais, je... ».

« Jeune homme, vous vous trouvez devant votre vice. Je suis l'aboutissement du labeur complet de votre vie. Et l'on ne fait que commencer... Vous aimez? lui demande-t-elle, en lui passant sous le nez une poignée de rubis. Que voulez-vous boire, lui dit-elle, en ouvrant un placard rempli de bouteilles d'alcool? »

« Après une vie aussi remplie que la vôtre, vous méritez bien cela... ». « Mais je ne comprends pas. Qui êtes-vous? » demande Reno. « Ne me questionnez pas. Ne cherchez pas à me comprendre. C'est votre sort, il vous revient. » « Et les autres, l'officier, il va se demander... On me recherche... ». « Tout ça, je m'en occupe, tu es en sécurité avec moi. Tu n'as qu'à signer ici ». Elle sort des replis de son opulente poitrine une feuille de papier et lui tend une plume. « Signe, signe ici, et la fortune est à toi pour la vie... ». Reno réfléchit un instant, prend avidement la feuille des mains de la dame et écrit son nom.

La grosse dame le regarde signer. Un lent sourire de satisfaction se dessine sur ses épaisses lèvres moites. « Bon! où est-ce que je couche maintenant, demande Reno, qui n'en peut plus de fatigue? » « Mais ici, lui dit la grosse dame, lui montrant d'un geste de son gros bras flasque le somptueux lit et découvrant en même temps de gros seins suants. C'est comme qui dirait, notre nuit de noces ».

Anne, ma soeur Anne!

Les Enfants du Sabbat se sont rendus jusqu'en Californie mais ils n'ont pas été bien reçus. C'est Irène Dubé Pelletier qui le dit carrément à Anne Hébert dans une lettre ouverte qu'elle lui adresse par l'entremise du *Devoir* (édition du 14 février). Madame Dubé Pelletier conseille à la romancière de renouveler son inspiration. « À la prochaine visite au pays, donnez-vous quelques jours pour partager réellement la vie des campagnards (...) Redécouvrez les aspirations qui les habitent (...) Et, si la durée de vos vacances le permet, faites connaissance avec une communauté de religieuses, qu'elles soient cloîtrées ou non. »

Il faut espérer que la romancière prendra ces remarques en toute humilité et que ce renouveau d'inspiration se fera sentir dans son prochain livre.